

JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR

JEAN-FRANÇOIS CHABAS

LES HERMINES

Avec le soutien du



Extrait de la publication
www.centrenationaldulivre.fr

ROMANS

LES HERMINES

UN ROMAN DE JEAN-FRANÇOIS CHABAS
ILLUSTRÉ PAR HERVÉ BLONDON

JEAN-FRANÇOIS CHABAS a exercé de nombreux métiers avant de se consacrer à l'écriture qui, très vite, lui a fait rencontrer un grand succès et remporter de nombreux prix. *Les hermines* est son treizième roman chez Casterman.

JUNIOR / DÈS 10 ANS

COMME LA VIE

« J'ai vu une sorte de déesse blonde, une espèce de gadgi, et je vous jure que les gouttes de pluie, elles faisaient le tour pour ne pas la toucher, tellement elle était belle et lumineuse, mon apparition. »

Quelle n'est pas la surprise de Raphaël lorsqu'il voit s'installer dans le bidonville où il habite Dora et Liv Sørensen, une mère et sa fille à la fois magnifiques et volontaires !

Des rencontres comme celles-là, ça arrive une fois dans une vie, et ça peut la transformer à tout jamais.

Un magnifique message de tolérance et d'espoir.

catégorie 3

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

aux éditions Casterman (coll. Romans):

Barbak l'étrangleur

Prix Tatoulu 1999

Pauvre Alfonso !

Une moitié de wasicun

Prix Saint-Dié jeunesse

Vieille Gueule de papaye

Prix jeunesse d'Eaubonne

Nisrine et Lucifer

Les secrets de Faith Green

Tam-Tam "Je bouquine" 1998

Prix du Livre d'or des Jeunes Lecteurs de Valenciennes 1999

Prix des Lecteurs du collège Pablo-Neruda de Bègles 1999

Prix "Été du livre" Jeunesse de Metz 1999

Prix du Roman historique de Poitiers 1999

Prix littéraire du collège de Bayeux 1999

Grand Prix des jeunes lecteurs de la PEEP 1999

Prix des Incorruptibles 1999

Prix Chronos Junior Suisse 2000

Prix des Jeunes Lecteurs, Thorigny-sur-Marne, 2000

Prix "Plaisir de lire", Auxerre, 2000

Prix Versele 2000 (catégorie 5 chouettes)

Prix Mange-Livres de Carpentras 2000

Prix Auvergne-Sancy 2001

Des crocodiles au paradis

La deuxième naissance de Keita Telli

Ba

Prix "Graine de Lecteurs" de Billère 2001

Trèfle d'or

Les frontières

Teri-Hate-Tua

Les Hermines

aux éditions Hachette (coll. Livre de Poche Jeunesse):

Txontxongilo

Camille la louve

Aurélien Malte

La guerre des plaines bleues

aux éditions Thierry Magnier (coll. Roman):

L'ogre blanc

Le père Tire-Bras

© Casterman, 2002

ISBN 978-2-203-05947-4

COMME LA VIE

JEAN-FRANÇOIS CHABAS

LES HERMINES

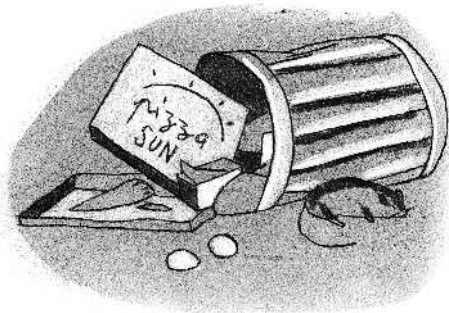
ILLUSTRÉ PAR HERVÉ BLONDON

casterman

ROMANS

Pour Pascale

1



COMME UNE HYÈNE MABOULE

Imaginez que vous êtes un rat gris. Vous adorez les poubelles, les égouts, vous prenez des bains dans le caniveau. Avec votre famille et vos potes, vous faites des razzias dans les cuisines, et allez donc ! À vous les graines de couscous, les corn-flakes, les miettes de pain, les fruits, tout ce qui traîne.

Et puis un jour, alors que vous êtes là, les orteils en éventail, en train de vous gratter les puces, elle arrive.

Vous avez très chaud.

Vous avez très froid.

Vous êtes tout raide.

Et puis vous êtes tout mou.

Vous avez envie de pleurer.

Et de ricaner comme une hyène maboule.

Devant vous se tient une hermine : blanche fourrure, avec juste une tache de noir au bout de la queue. Grands yeux fendus, port de déesse, elle passe sa patte menue dans les longs poils de soie de sa poitrine. C'est terrible. Vous avez l'air crétin, vous le savez, mais il faudrait une pelleteuse de chantier pour vous faire refermer la bouche.

Je ne suis pas un rat gris.

C'est juste une image.

Pour vous faire comprendre ce que j'ai ressenti quand j'ai vu Liv Sørensen pour la première fois, elle, tellement belle, si exotique, si différente de tout ce que j'avais pu côtoyer ou imaginer.

Mon coin s'appelle La Roseraie. À entendre, on peut se représenter du luxe, du glorieux raffinement, mais ce n'est pas tout à fait le truc. À voir, on déchante. La Roseraie, ça donnerait plutôt dans le taudis gluant. Une dizaine de baraques montées de guingois, en contreplaqué coiffé de tôle ondulée, qui se tassent à l'orée de la forêt des Canuts. Le tout à deux kilomètres de la ville, et ces kilomètres, on les fait à pied, parce que personne ici n'est motorisé, et pour ce qui est des vélos, ça fait deux ou trois siècles que nous nous les sommes volés mutuellement pour les revendre au plus offrant.

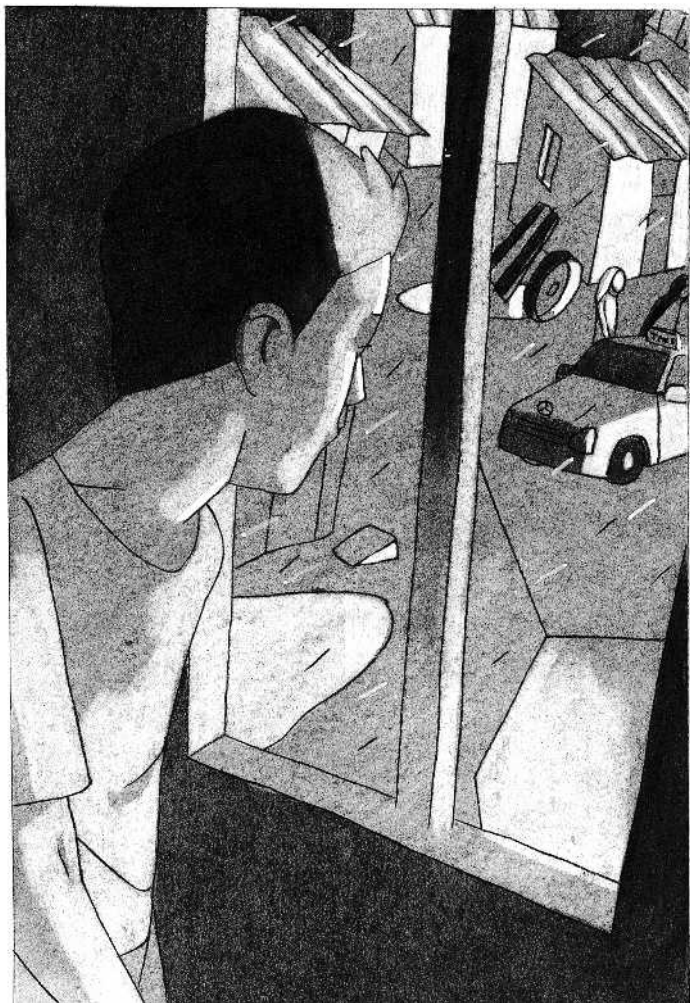
S'il y a jamais eu des roses à La Roseraie, ça doit dater de la préhistoire. Et à mon avis, à cette époque, ils ne les mettaient pas dans des vases. Ils les bouffaient.

Je me souviens, oh, très très bien. Une fin de journée pluvieuse, ajoutant encore un peu de charme à la vue qui s'étalait aux fenêtres de nos somptueuses villas : ce panorama composé de monceaux de détritrus variés, de vieux matelas crevés, de cuisinières hors d'usage. Parce que, à La Roseraie, on ne s'embêtait pas à aller porter le tout à la décharge, on balançait au hasard.

Une fin de journée dans l'eau, donc, à glisser des bassines sous les trous du plafond et à tripoter le poste de télé pour essayer d'obtenir une image nette, et j'ai entendu la voiture qui arrivait. Je me suis dit, c'est les flics. Y a qu'eux pour débarquer ici en bagnole.

Et j'ai pensé à Frago, puisque, sûr, c'était lui qu'ils venaient chercher. Frago, à vingt-deux ans, il a un casier judiciaire qui ferait rougir de honte Pablo Escobar. Ça donne l'impression qu'il est né en prison et qu'ils le laissent sortir de temps en temps, une heure ou deux, juste pour qu'il s'aère, avant de le reprendre. Frago, la dernière fois qu'il s'était fait chopper, il avait essayé de revendre une montre volée au conducteur de la voiture de patrouille.

Mais cette fois, ce n'étaient pas les flics.

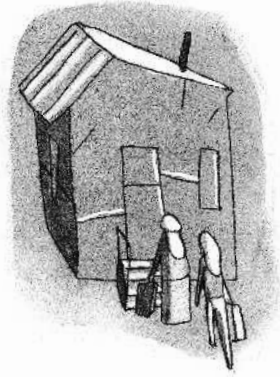


Maintenant que j'y repense, le claquement des portières, c'est ça, tout juste, qui m'a attiré à la fenêtre. Parce que le taxi, c'était un Mercedes, et que ces belles bagnoles, ça vous fait un « clouf » moelleux quand on referme la portière, pas un « cluc » de caisse de pauvre. « Clouf » ? Tiens... Et je suis allé regarder.

Ouh ! Ah ! Elle était là.

C'est pas pour faire le malin, mais à onze ans, je crois que je m'y connaissais pas mal en filles. J'étais, on pourrait dire, fillologue. Le spécialiste. Ces pauvres chéries, il fallait qu'elles prennent un numéro et qu'elles fassent la queue pour avoir une chance d'approcher l'idole. Moi, je veux dire. (Y en a qui prétendent que je me la pète. Je suis lucide, c'est tout.) Mais j'en étais à vous raconter que je matais par la fenêtre. Et j'ai vu, debout à côté du taxi, regardant sa maman – c'était sa mère, obligé, parce qu'elles se ressemblaient des masses –, regardant sa maman et le chauffeur sortir du coffre une cantine de métal bleu, j'ai vu une sorte de déesse blonde, une espèce de gadgi, et je vous jure que les gouttes de pluie, elles faisaient le tour pour ne pas la toucher, tellement elle était belle et lumineuse, mon apparition.

2



LE BARBU

Sa mère et elle, on les a vues entrer dans la maison du Barbu. Et ces étrangères avaient la clé ! Ça, c'était pas banal.

Mais je dois peut-être raconter.

Le Barbu, il était mort deux mois plus tôt, d'une crise cardiaque, avait expliqué le médecin du SAMU. On avait vécu ça en direct : il était sorti de chez lui pour prendre de l'eau au robinet commun (on n'a pas l'eau courante, à La Roseraie, à part quand il pleut, et là, moi je vous le dis, l'eau, elle court où elle veut, dans les baraques), il était sorti avec son seau, et puis il s'était lancé dans un pas de break-dance, et moi j'avais trouvé que c'était bizarre, parce que le Barbu, il n'avait pas tout à fait le genre hip-hop... Après sa démonstration, il était tombé raide, les bras en croix.

Je ne pourrais pas dire qu'on en avait versé des larmes de sang ou qu'on s'était arraché des poignées de cheveux, à cette disparition, parce que le vieux barbu, il n'était copain avec personne, et il ne parlait pas, à part tout seul. Nul ne savait d'où il venait, on ne connaissait rien de lui ; il était un des premiers habitants de La Roseraie, à part ça... Mais nous étions tous d'accord là-dessus : ce gars, il était plus givré qu'un igloo. Quand même, on s'y était attachés, il n'était pas méchant. À part la fois où il avait tiré dans le pied de Frago qui lui piquait une salade dans son potager, on n'avait rien à lui reprocher.

Mon hermine et sa mère, elles ont dû être un peu surprises, quand elles sont entrées chez le Barbu. Parce que en deux mois, nous avons eu le temps de vider la baraque. On y avait récupéré jusqu'à la dernière punaise sur les murs. Les frères Muletier avaient même arraché des lattes de plancher pour se faire des étagères ; encore quelques semaines, et il n'y aurait plus eu de bicoque du tout.

Alors comme ça, elles avaient la clé. Remarquez qu'on avait démonté un châssis de fenêtre pour pouvoir emporter les machins du vieux, alors elles auraient pu entrer de toute façon ; mais si clé il y avait, je devais bien admettre qu'elles étaient les nouvelles propriétaires du palais du Barbu.

Derrière ma vitre, j'essayais de réfléchir. Elles avaient une cantine et deux valises. La cantine, ça laissait supposer qu'elles étaient là pour longtemps. D'ailleurs, il faudrait être un détraqué de première pour vouloir passer des vacances à La Roseraie. Mais il y avait un je-ne-sais-quoi qui ne collait pas. L'aspect des hermines mère et fille. Elles avaient l'air beaucoup trop chicos, beaucoup trop blindé pour qu'on leur prête l'envie de s'installer chez nous.

Je ne devais pas être le seul curieux à me tripoter le cerveau : en face, à travers le rideau de pluie, j'ai vu le pif d'un des frères Muletier qui s'écrasait au carreau.

Dans la soirée, un agent de la compagnie d'électricité est venu leur remettre le courant. L'autre agent est resté dans la voiture en tenant à deux mains une grosse lampe-torche, comme le prêtre brandit un crucifix devant les vampires. Mais avec cette pluie, il ne risquait rien, personne n'avait envie de sortir pour lui piquer les enjoliveurs. Le gars qui remettait le courant a fait ça à vitesse supersonique, et puis il a rejoint son collègue à la torche et ils ont démarré en trombe. C'est bizarre, il y a des fois, je ne peux pas m'empêcher de me demander si notre Roseraie n'aurait pas mauvaise réputation.



À la nuit tombée, je n'ai plus tenu : j'ai enfilé mon ciré, et malgré la pluie, je suis allé espionner. Elles avaient collé un carton contre le châssis démonté et fermé les volets des autres fenêtres, mais les volets de La Roseraie, c'est plein de trous. Je les ai vues, assises sur le plancher devant la cantine, qui mangeaient dans des assiettes en plastique le contenu d'une boîte de conserve. Une lampe à pétrole les éclairait, et je me suis demandé pourquoi – après tout, on leur avait bien remis le courant – jusqu'à ce que je me souvienne qu'on avait évidemment piqué les lampes, les ampoules, et parfois les fils électriques des trois pièces de la bicoque.

Avec cette lumière spéciale, à l'ancienne, qui créait des ombres de tableau, les hermines étaient encore plus somptueuses. Leurs cheveux coulaient, clairs, presque blancs, jusqu'au milieu de leur dos, et leurs yeux brillaient, bleus ou verts, je n'étais pas certain, mais clairs, eux aussi. Leurs visages, avec les pommettes saillantes et le menton large, évoquaient des totems de mondes inconnus. Et puis l'expression de ces figures, eh, une expression pas facile à décrire, qui n'était pas commune, à La Roseraie. Sereine ? une expression sereine ? Je crois que c'était à peu près le mot. Elles avaient l'air tranquille, et d'où qu'elles soient venues, j'avais du mal à croire que leur arrivée dans un coin comme le nôtre pouvait les réjouir.

— Hé ! Raph' !

Cette pétoche ! La main sur mon épaule et le chuchotement dans l'oreille... Satan m'aurait piqué le cul à la fourche, je n'aurais pas sauté plus haut. Un bond de kangourou.

3



TROP QUI DÉCHIRENT

Il avait les cheveux collés sur la figure, les vêtements pendants sur les épaules : tout du chat mouillé. Malgré ça, il souriait comme un bienheureux. J'ai failli lui coller une droite dans le pif.

— T'es pas bien, taré ?

— Hé, hé. Je t'ai fait peur ?

— David, tu te souviens, la dernière fois ? Hmm ? Tu sais ce qui se passe quand t'es pas sage ?

— Oah l'aut' ! Moi aussi, j'ai le droit de venir téma. T'as vu comme elles sont trop...

— Des bombes.

— Pures. Trop qui déchirent.

La porte s'est ouverte sur le côté. Nous n'avons pas eu le temps de nous cacher. Maman hermine était là, lampe à pétrole à la main.

— Bonsoir, les garçons.

Accent bizarre. Je savais bien qu'elle était étrangère.

— Pouvez-vous me renseigner ? Je sais que c'est un peu... enfin, comment fait-on, ici, pour l'eau ? Et pour les toilettes ?

— Ah, ah ! c'est stratégique, ça !

J'ai bousculé David.

— Vas-y, ferme ta bouche, toi, t'es trop barbare. À qui tu crois que tu parles ? Faut pas lui en vouloir, madame, il a les cases qui clignotent. Ben ici, vous savez, on a des seaux, et on va jeter ça dans le ruisseau, derrière. Par là. Autrement, pour l'eau, c'est le robinet du coin.

Elle était étonnée, mais pas dégoûtée, comme je l'aurais cru d'une si bien soignée et qui sentait la thune. Elle a juste hoché la tête. Ça m'a bien plu, alors j'ai dit :

— Le mieux, c'est de remplir un réservoir, dans la maison. On fait tous ça, ici, sauf ce vieux chibrac de Barbu... Celui qui habitait ici avant. Il faisait ses allers et retours au robinet toute la journée. Je m'appelle Raphaël.

— Dora. Le vieux, comment dis-tu ? chibrac ? c'était mon père.

— Euaah ? ...

— Oui. À propos, ça vous plaît, vous deux, de regarder chez les gens, la nuit ? Ou c'est une coutume de la région ?

— Votre fille, comment elle s'appelle ?

— Liv.

— Vous allez rester longtemps ?

— Bonne nuit, les garçons.

David et moi, on a encore un peu piétiné dans la boue, devant la baraque du Barbu, sans nous décider à rentrer chez nous.

— Ton père est encore en ville ?

— Il y reste trois jours.

— T'es tout seul, alors ? Qu'est-ce que tu fous ? Tu t'ennuies ?

— David, je crois qu'avec ces deux bêtes de zouettes, on va plus s'ennuyer du tout.

— Hou, houhou !

— Ah oui, quand même : Liv, c'est pour moi. Si tu t'approches d'elle à moins de dix mètres, je te ferai tellement souffrir que tu me supplieras de t'achever.

— T'es tout seul, pour me parler comme ça ? Y sont où, tes potes ? Et t'es même pas armé ? T'es pas raisonnable... Oups ! Haha ! raté ! Allez, va dormir.

Je l'ai regardé s'en aller, en me disant que, ouais, ouais, il faudrait le surveiller, le lascar ; et puis moi aussi, je suis rentré me mettre au lit.

Liv et Dora ont fait le tour des baraques, pour se présenter. C'est comme ça que j'ai vu de près ma beauté

blonde, de très près même puisque je lui ai – bon, d'accord –, j'ai failli lui faire la bise. J'ai tendu la joue, et je suis resté là comme une noix, à attendre ses jolies lèvres, mais elle a juste fait un signe de la main.

On a appris que leur nom de famille, c'était Sørensen. Elle n'en a pas dit plus, Dora, dans un premier temps. Liv n'a pas ouvert la bouche, et ça c'était dommage, parce que j'aurais bien aimé entendre le son de sa voix. Elle devait avoir à peu près mon âge, la petite-fille du Barbu... Sa petite-fille ! Je ne l'aurais pas dessinée comme ça. Je pense que je lui aurais imaginé au moins un bouc, ou une moustache. Et cette Liv n'avait pas un poil en trop.

Dans l'après-midi qui a suivi la présentation des hermines, l'assistante sociale a débarqué. Elle a bien failli m'avoir, j'allais sortir de la maison quand elle a garé son scooter devant le perron.

Elle a frappé, frappé, fait le tour, refrappé, jusqu'à ce que Mme Muletier lui dise qu'il n'y avait personne. Alors, elle a glissé un mot sous la porte et elle est partie. J'ai mis un bon quart d'heure à le déchiffrer, le papelard, parce que la lecture et moi, c'est pas l'amour-passion.

« Votre fils ne s'étant pas présenté à l'établissement scolaire désigné, nous ne pourrions faire autrement que de

vous en retirer la garde. En dernier recours, afin d'éviter la procédure, vous pouvez encore me joindre au... »

Suivaient les coordonnées habituelles.

À mort l'école. À mort l'assistance sociale. À mort les retraits de garde. Vivent les journées de glande, la liberté loin des blaireaux, la tiède cradouillerie de La Roseraie !

J'ai pensé à mon père, là-bas en ville, essayant de vendre ses toiles cirées. Quand je l'avais vu partir, il paraissait tout petit, sous l'immense sac à dos qui contenait les toiles, les tréteaux, la planche pliable et les affaires pour dormir au refuge, puisque c'était le lieu qui lui servait d'hôtel quand il partait bosser en ville. Il me manquait déjà. Pas question qu'une administration merdeuse nous sépare. Il n'aurait pas compris, d'ailleurs, parce que à l'école, j'étais censé y aller. Il me croyait là-bas, assis au milieu des taches. Un jour, il tomberait en direct sur l'assistante, et ça ferait mal. Mais un jour, c'était encore un autre jour.